

Le philosophe à la recherche de la sagesse

L'étonnement et la reconnaissance
de son ignorance

« À l'origine comme aujourd'hui, c'est l'étonnement
et l'admiration qui conduisirent les hommes à la
philosophie. Se poser à soi-même des questions
et s'étonner des phénomènes, c'est reconnaître
son ignorance. »

Métaphysique, A, 2, 982 b

Idée



L'étonnement est le commencement de la philosophie : l'homme a naturellement la passion de connaître, et cette passion de connaissance vient de sa capacité de s'étonner et de s'interroger sur le monde.

Contexte

Cette citation est extraite du début de la *Métaphysique*, livre A. Aristote s'interroge sur ce qui pousse l'homme à entreprendre une recherche philosophique et scientifique afin de constituer une connaissance de l'univers. Il est nécessaire de circonscrire le champ d'extension des différentes sciences telles que les mathématiques, la physique et la philosophie première ou théologie. C'est à cette dernière science que

1. Philosophie, science et sagesse

les philosophes ultérieurs donneront le nom de *métaphysique*. Cette science est tout à fait particulière dans la mesure où elle s'interroge sur les principes fondamentaux de l'être et de la connaissance. Elle est donc première au sens où elle traite de connaissances plus hautes et plus générales que les autres sciences. En effet, les autres sciences sont circonscrites à un certain domaine du savoir – les mathématiques au domaine des objets mathématiques et la physique au domaine des phénomènes physiques – tandis que la métaphysique a pour fonction de déterminer les premières vérités à partir desquelles l'ensemble du savoir peut être constitué et de connaître les réalités qui sont premières et originelles dans l'univers à partir desquelles tous les autres êtres sont possibles.

Commentaire

La recherche philosophique, n'étant pas rattachée à la nécessité de la vie biologique, relève d'une explication tout à fait particulière. Ainsi, Aristote se demande d'où vient le désir proprement humain d'établir une connaissance du monde, d'autant plus que cette connaissance n'est en rien liée à un aspect utilitaire. Connaître la structure et les lois qui gouvernent l'univers est la recherche la plus éloignée des nécessités et des besoins de la vie quotidienne. La passion de connaître est donc proprement spirituelle ou rationnelle, elle trouve son origine dans un sentiment tout à fait particulier qui est l'étonnement.

L'étonnement exprime tout d'abord ce plaisir qu'ont les hommes à découvrir des choses nouvelles, ce plaisir qu'ils ont devant l'inattendu, le nouveau, l'explicable. Or, ce plaisir n'est pas passif mais il pousse les hommes à comprendre ce qui précisément les étonne. Car, l'étonnement mène au désir de comprendre et d'expliquer le phénomène qui a provoqué la surprise.

Quel est l'objet de notre étonnement ? L'objet de l'étonnement n'est autre que le spectacle donné par le monde qui est un objet de contemplation et d'admiration parce qu'il présente à nos sens une beauté et une forme d'harmonie. Le monde présente une grande diversité de phénomènes et d'êtres qui défient la connaissance humaine. Ainsi, progressivement, l'homme s'élève de problème en problème jusqu'à parvenir aux interrogations les plus éloignées des

besoins vitaux telles que celles qui portent sur l'origine de l'univers et le mouvement et la nature des astres. Par exemple, l'expérience astronomique montre la régularité des mouvements célestes, montre la beauté d'êtres lumineux et lointains que les hommes ont souvent confondus avec les dieux. Ce ciel étoilé se déploie telle une harmonie cosmique et il offre à l'homme un spectacle qui le remplit d'admiration et d'étonnement de telle sorte que l'homme ne peut s'empêcher de vouloir le connaître et de l'expliquer avec rationalité. Bien entendu, ce questionnement métaphysique ne se développe qu'une fois les premiers besoins humains satisfaits. Le savoir humain suit des étapes progressives : il commence par la découverte des arts utiles à la survie et finit par les sciences les plus abstraites.

Enfin, ce plaisir de connaissance suppose la mise en œuvre d'une réflexion approfondie dont le point de départ réside dans le questionnement. Le questionnement est une étape préliminaire à tout savoir. Car, le questionnement, comme l'étonnement, suppose au préalable une reconnaissance de son ignorance. L'étonnement est lié à l'observation d'un fait inattendu et inconnu. Il est donc associé à un questionnement. De plus, si l'homme croit à tort posséder une connaissance de l'univers, il n'entreprendra pas de recherche, il se contentera de ses propres croyances et de ses opinions sans jamais les remettre en cause ni les interroger.

Vocabulaire

Étonnement : Désigne communément un état de surprise violente devant un événement qui n'est pas ordinaire. Ici, désigne plutôt l'attitude philosophique qui consiste à s'interroger sur le sens du monde qui nous entoure afin de le comprendre.

Ignorance : L'ignorance ne désigne pas seulement un manque de savoir, elle désigne surtout l'attitude d'esprit non critique qui consiste à croire que nous possédons le savoir sans s'interroger sur le bien-fondé de nos opinions. En ce sens, elle est relative à une illusion : croire faussement que nous avons le savoir alors qu'il n'en est rien. C'est pourquoi l'ignorance non reconnue empêche tout développement de la pensée.

Portée

La portée de cette citation correspond à la détermination de l'origine de la philosophie. Cette question est primordiale parce que la philosophie cherche à avoir une démarche rationnelle dans laquelle la question du commencement est importante. Aristote poursuit, ici, une tradition initiée par Socrate et Platon. En effet, dans *l'Apologie de Socrate*, Platon expose la manière dont Socrate exerçait son étonnement à l'égard des opinions humaines, étonnement d'autant plus grand qu'il se présentait comme ignorant déclarant à qui voulait l'entendre qu'il ne savait qu'une seule chose, à savoir qu'il ne savait rien. L'étonnement et la reconnaissance de son ignorance s'inscrivent donc non seulement dans la compréhension du désir humain de connaissance, mais surtout dans l'entreprise critique que représente la philosophie : le point de départ de la philosophie est critique, elle est une remise en cause de nos opinions, et c'est parce que le philosophe s'étonne de l'existence qu'il entreprend une telle critique.

La philosophie est à elle-même sa propre fin

« Il n'y a rien d'étrange à ce que la sagesse ne présente ni utilité ni profit. Car, nous ne l'appelons pas profitable, mais bonne, et nous affirmons qu'il convient de la rechercher non pas pour autre chose mais pour elle-même. »

Protreptique, § 42 [Jamblique, *Protreptique*, IX, 53, 15 sqq.]

Idée



La sagesse est à elle-même sa propre fin ; elle relève d'une recherche désintéressée d'un savoir contemplatif qui est totalement étranger à toute dimension utilitaire et matérielle.

Contexte

Le *Protreptique* est un texte qui se présente sous forme de fragments rassemblés à partir de plusieurs auteurs et de différentes sources dont le *Protreptique* de Jamblique. Ce texte est considéré comme servant d'introduction à la philosophie auprès de disciples désireux de philosopher tout en ignorant la nature de la discipline. Aristote présente alors ce qui caractérise la philosophie et le mode de vie du philosophe. Ce n'est autre que la sagesse qui est considérée comme la fin ultime de la philosophie. Or, la sagesse est non seulement une connaissance du bien, mais elle est aussi une activité associée à un mode de vie contemplatif qui fait du sage un homme accompli et admiré. Ces fragments appartiennent aux premiers écrits d'Aristote et montrent encore une influence prononcée de la philosophie platonicienne.

Commentaire

Dans la citation précédente, Aristote insistait sur le caractère désintéressé de l'étonnement entendu comme désir de savoir. Or, la sagesse s'inscrit dans une telle perspective dans la mesure où elle est la réalisation accomplie de la connaissance humaine dirigée vers le bien.

Pour expliquer cette idée, Aristote introduit une distinction entre deux genres d'activités : les unes ne sont que des *moyens* ou des instruments en vue d'autre chose, et les autres sont à elles-mêmes leur propre fin, autrement dit, elles sont réalisées en tant que telles pour elles-mêmes. Aristote regroupe principalement dans le premier type d'activités les arts de *production*. En effet, dans ces arts, ce n'est pas l'acte de produire qui est réalisé pour lui-même, mais c'est le produit de cet acte qui est considéré comme finalité de l'acte. En ce sens, le produit final a plus de valeur que l'acte de production : ainsi, la cordonnerie a pour fin la fabrication des chaussures, ces dernières commandent l'art du cordonnier. Dès lors, ces arts ne sont que des moyens ou des instruments mis au service d'autre chose, d'une finalité extérieure. En outre, ces arts sont liés au profit que le travailleur peut tirer sous forme de salaire.

Au contraire, la sagesse est une activité qui est réalisée pour elle-même et non pour ce qu'elle pourrait produire ou ce qu'elle pourrait rapporter. C'est pourquoi elle n'est pas utile. La sagesse est une vertu de l'homme qui est associée au bien, et le bien est un but principal de l'existence humaine, et ce but ne réside nulle part ailleurs que dans la vertu elle-même. La sagesse n'est donc pas un moyen en vue d'autre chose, mais elle est une fin en soi. Elle relève de l'action (*praxis*) et non d'une production (*poiésis*) ni d'un travail.

Pour illustrer son propos, Aristote utilise un exemple, celui du spectacle d'Olympie. C'est de cette ville que sont tirés les jeux olympiques. La sagesse est de l'ordre de la contemplation désintéressée à la manière du spectateur des jeux. Aristote prend cet exemple simple pour montrer deux idées : premièrement, la sagesse est une activité de connaissance qui réside dans la contemplation du monde, activité comparable au fait d'assister à un spectacle ; deuxièmement, cet acte est désintéressé et ne vise qu'au plaisir et au bien entraînés par la contemplation.

Vocabulaire

Fin: La fin désigne le but d'une action, son objectif. En tant que telle, la fin désigne ce qui possède une valeur en soi, comme le bien chez Aristote.

Moyen: Un moyen est ce qui permet d'atteindre une fin. Le moyen est l'acte ou l'instrument par lequel nous parvenons à réaliser une fin. Le moyen est donc soumis à la fin qu'il est censé réaliser.

Praxis/poièsis: Cette opposition fin/moyen se retrouve dans la philosophie aristotélicienne dans la distinction entre *praxis*/action et *poièsis*/production. La *praxis* est une activité qui est à elle-même sa propre fin comme la vertu et le bonheur tandis que la *poièsis* désigne une activité de production dont la finalité n'est pas l'acte lui-même mais le produit qu'elle permet de réaliser.

Utile: L'utile s'oppose dans ce contexte au bien. Le bien est une fin en soi, tandis que ce qui est utile n'est qu'un moyen en vue de parvenir à un but plus important, le bonheur. Ce qui est utile désigne plus généralement ce qui rend possible la satisfaction d'un besoin ou d'un désir.

Portée

La portée de cet extrait s'inscrit principalement dans l'histoire de la notion de sagesse qui traduit le grec *sophia*. En effet, cette notion est centrale dans la philosophie grecque et évolue en même temps que la pensée grecque elle-même. Un fragment du *Péri philosophias* [F 8 Ross], ouvrage perdu d'Aristote, montre que la signification du terme *sophia*/sagesse évolue corrélativement à la découverte des différents types de savoir. La *sophia* désigne tout d'abord l'habileté technique dans l'art; puis elle désigne la sagesse politique; elle finit par s'identifier au savoir philosophique. Dans cette dernière acception, le *sophos* n'est autre que le philosophe qui entreprend de comprendre et d'expliquer l'univers dans son essence même. Les premiers philosophes tels Thalès et les autres Présocratiques, représentent cette figure du sage en quête de la plus haute connaissance. Le mode de vie du sage n'est

1. Philosophie, science et sagesse

plus celui de l'artisan, ni du guerrier, ni de l'homme politique, mais il correspond désormais à la quête philosophique de la réalisation de soi par la connaissance contemplative. Une anecdote, attribuée à Pythagore, illustre cette idée [*La vie de Pythagore de Jamblique*, § 58]. Pythagore compare les hommes à ceux qui se rendent aux Panégyries : certains vont à ces fêtes pour le gain en faisant commerce ; d'autres recherchent la gloire grâce aux jeux ; il y a, enfin, les philosophes qui viennent assister à des actes et des discours vertueux en vue de leur propre enrichissement spirituel et moral.